

CONTRADICTIONS ÉLECTORALES ET CONSTANCE DE LA RÉVOLTE!...

L'actualité nous offre bien des sujets de méditation. Au lendemain des élections de mars, on voudrait ici célébrer la revanche des gauches; là, minimiser le succès communiste. Ce qui n'est pas contestable, c'est un déplacement massif de suffrages. En quatre mois, des citoyens, en nombre décisif, qui étaient allés de Thorez à de Gaulle, sont revenus à Thorez. Ils fortifient aujourd'hui l'opposition de celui-ci à l'omnipotence qu'ils ont voulu établir hier.

Du congrès de la C.G.T.-F.O. qui se tiendra en avril, on attend une consultation plus sérieuse que des opérations électorales. Mais c'est par fidélité à un principe que l'expérience ne confirme guère. Les syndiqués et leurs représentants directs ne réagissent pas autrement que les électeurs. On fera confiance à Bothereau, comme d'autres choisissent entre Mendès-France, Guy Mollet, de Gaulle ou Thorez, l'homme providentiel qui leur épargnera des responsabilités directes.

On s'étonne de la désinvolture de certains secrétaires confédéraux comme de la malfaisance ou de l'impuissance des gouvernants. On condamnera peut-être un André Lafont, accroché à Soustelle, un Lebourre jouant mal le rôle de vedette dans une pièce montée par Rueff. Cela ne guérira pas du mal profond qui désarme le citoyen ou le syndiqué, dépouillé de son droit par son vote. Il faudrait ranimer le fédéralisme qui maintient le contrôle actif du syndicat. Substituer à l'élu irresponsable, le mandataire au mandat limité et immédiatement révocable.

On ne se lassera pas de répéter que c'est la conscience de chacun de nous qu'il faut purger de l'automatisme... de tous les conformismes, c'est-à-dire des idéologies, des systèmes, des partis et des Etats. Sur le plan international, l'affaire de Berlin nous en offre encore la démonstration.

Tout serait simplifié si l'on en débattait sous le double signe de la Liberté et de la Solidarité. Berlin ne serait plus alors la place forte que se disputent deux puissances militaires. Nous y verrions d'abord - peut-être exclusivement - la brèche ouverte dans le rideau de fer, par laquelle passent chaque jour des centaines d'hommes et de femmes libres qui fuient l'enfer totalitaire. Là c'est relativement facile.

Encore faut-il tout abandonner et ne pas s'illusionner sur l'accueil réservé par les autorités de l'Ouest. Ailleurs, cela demande beaucoup plus de courage physique. De toute l'Allemagne de l'Est, désertaient encore 14.000 personnes en janvier 1959, 17.000 en février.

Ce mouvement qui n'a jamais cessé depuis 1945, qui ne s'est ralenti certaines semaines que pour s'accélérer dans les jours suivants, porte une avant-garde exprimant par un geste exemplaire les sentiments de tous ceux qui ne peuvent la suivre. Quelles sont ses origines et ses tendances? Il est facile de le savoir. Aussi évite-t-on de se référer à des statistiques qui indiquent une forte majorité de travailleurs et de jeunes, dans la masse des réfugiés.

On éprouvera bien au contraire quelque lâche soulagement en lisant un reportage comme celui de M. Roland Delcourt où le venin s'insinue sous l'apparente objectivité (*Le Monde* des 18 et 19 mars 1959).

«L'amélioration matérielle en Allemagne de l'Est est indéniable, mais elle n'est pas encore arrivée au point de concurrencer sérieusement le niveau de vie moyen de l'Ouest doré. Or tant que la longueur de la saucisse ne sera pas la même des deux côtés de la frontière, il se trouvera toujours des gens pour prendre le chemin de Berlin Ouest».

Quant aux intellectuels de plus en plus nombreux qui ne peuvent plus supporter l'étouffement totalitaire... M. Delcourt les voit surtout irrités *«par le refus de laisser entrer leurs fils à l'Université...»*.

La saucisse et le privilège héréditaire, voilà qui explique tout! Et M. Delcourt flatte ainsi la «bochophobie» congénitale et incurable des bourgeois de gauche, lecteurs du «Monde».

A peine a-t-il fait allusion au magnifique mouvement berlinois de Juin 1953 révolte ouvrière spontanée, qui a naturellement (comme en Pologne et en Hongrie en 1956) projeté en avant des revendications libertaires et des organisations de classe autonomes, qui a contraint les vassaux de Moscou à accorder quelques satisfactions à leurs sujets, ou a consacré la rupture définitive entre le régime et la classe ouvrière.

Serai-je seul, même parmi nos amis, à expliquer par cette menace mortelle pour son Pouvoir, l'ultimatum de M. Khrouchtchev formulé en novembre 1958. Ce que le sous-Staline veut obtenir par la violence, le bluff... ou les marchandages, c'est le colmatage de la brèche, la fin du plébiscite silencieux, la liquidation de l'héritage de juin 1953.

M. Delcourt réduit le problème à la *«co-existence du marxisme et de la liberté de l'esprit»*.

Si peu marxiste que l'on soit on ne voudrait pas attribuer à Marx, le parrainage du sinistre impérialisme post-stalinien. Mais notre liberté ne se définit pas par des spéculations intellectuelles et des droits théoriques. Elle offre à tous les travailleurs les moyens de choisir leur destin et de le faire. Aux électeurs français dont la pensée oscille entre de Gaulle et Thorez, cependant qu'ils attendent sur place les bénéfices de leur choix dans l'isolement - nous opposons les travailleurs berlinois qui, en 1953, ont exigé des élections publiques secrètes pour briser l'armature policière du régime, ont conquis la rue, ont choisi publiquement des délégués, ont formé spontanément des comités de grève.

Les gouvernements peuvent résoudre leurs conflits par des compromis plus ou moins hypocrites, servis par les sordides tentations des hommes d'affaires et la pusillanimité neutraliste.

Nous ne subissons pas les «verboten» des frontières, des accords diplomatiques, des discriminations nationalistes. Nous affirmons le droit, nous vous souhaitons la force d'intervenir partout où des travailleurs s'efforcent de vivre libres!

«PAIX ENTRE NOUS, GUERRE AUX TYRANS!»

Roger HAGNAUER.
